

Les fièvres intermittentes peuvent être graves chez les enfants, en favorisant les congestions cérébrales.

Elles ne sont pas moins inquiétantes chez les vieillards. Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, en mourut quand il fut vieux ; il s'en était moqué étant jeune (1).

Elles peuvent avoir des conséquences fâcheuses chez les femmes enceintes, et devenir une cause ou une occasion d'avortement.

Elles sont sérieuses quand elles surviennent immédiatement après la parturition. Elles présentent presque toujours alors une marche irrégulière ou des complications graves.

Tous les symptômes extraordinaires, toutes les anomalies qui accompagnent les fièvres intermittentes, méritent, de la part du praticien, une attention particulière.

Les fièvres d'automne et d'hiver sont en général tenaces ; celles qui se manifestent pendant les grandes chaleurs de l'été ont une tendance à devenir rémittentes ou pernicieuses.

Dans les pays chauds, elles ont toujours plus d'intensité.

Lorsque la fièvre intermittente envahit épidémiquement une vaste contrée ou une ville, elle est généralement plus dangereuse. Celle qui règne dans les contrées marécageuses augmente la mortalité, et laisse sur la constitution et la physiologie des individus une empreinte durable.

La fièvre intermittente devient très-fâcheuse quand elle se manifeste chez un individu déjà atteint d'hémoptysie, de toux, etc., ou de scorbut, de chlorose, etc.

On a cru que la fièvre intermittente purifiait, fortifiait l'organisme et disposait à la longévité. Quelques faits ont pu autoriser cette opinion (2). On a vu des enfants, après avoir gardé la fièvre pendant plusieurs mois, grandir et se développer d'une manière très-active. La nature sait souvent tirer avantage des circonstances qui paraissent les plus fâcheuses.

(1) Grant; *Recherches sur les fièvres*, t. I, p. 99.

(2) Chesneau, médecin de Marseille, après avoir eu une fièvre intermittente, devint fort vieux. (*Obs. méd.*, lib. IV, cap. IV, Obs. 4.) — V. aussi Boerhaave et Van Swieten; *Aph.* 754. — Hoffmann; *De febr. quart.*, § XIX.

#### N. — *Thérapie des fièvres intermittentes.*

L'indication essentielle du traitement des fièvres intermittentes consiste à combattre la périodicité qui en forme l'élément fondamental. J'ai précédemment mentionné d'une manière générale les moyens que l'art emploie en pareille circonstance. Mais voici le moment d'entrer dans quelques détails, les fièvres intermittentes étant, de toutes les affections périodiques, les plus fréquentes.

Ces fièvres sont-elles susceptibles de guérir spontanément ? Faut-il, pour les attaquer, attendre un moment opportun ?

L'observation apprend que beaucoup de fièvres cessent après un nombre indéterminé d'accès ; mais quelquefois elles reviennent au bout de quelques jours.

Cette cessation spontanée de la fièvre intermittente, qui avait été signalée par Hippocrate, a été souvent constatée. Sur 19 malades, soignés en 1830 par M. Louis, à la Pitié, 9 guérèrent sans médicaments (1). Dans des expériences sur un succédané du quinquina, faites en 1833 par M. Chomel, sur 22 fébricitants, 7 guérèrent immédiatement et sans remède. Il y en eut 4 dont les accès allèrent en diminuant. Ainsi, la moitié des malades cessa d'avoir la fièvre sans avoir pris de fébrifuges (2).

J'ai constaté un grand nombre de guérisons spontanées parmi les malades reçus à ma clinique. Il y en a eu 501.

Le nombre eût été plus grand, j'en suis sûr, si l'on avait attendu quelques jours encore avant d'administrer l'anti-périodique.

Voilà des résultats qui ne doivent pas être perdus de vue, lorsqu'il s'agit d'établir la valeur réelle d'un médicament fébrifuge. Il faut s'assurer par quelques jours d'expectation, que la fièvre n'est pas disposée à cesser d'elle-même.

Dans une foule de cas, la fièvre disparaît par des moyens simples, peu actifs et plus ou moins variés. C'est une preuve du

(1) *Journal hebdomadaire*, 1830, t. VIII, p. 445.

(2) *Mém. de l'Acad. de Méd.*, t. III, p. 335.



peu de résistance qu'elle oppose, et ce n'est pas une preuve de l'efficacité des moyens qu'on a mis en usage. Ces réflexions font apprécier à leur juste valeur cette multitude de médicaments fébrifuges qu'on a tour à tour prônés et oubliés.

Puisque les fièvres intermittentes sont susceptibles de cessation spontanée, ne serait-il pas convenable d'en confier le plus souvent la direction à la nature? Sydenham agissait ainsi au printemps et chez les sujets jeunes et robustes <sup>(1)</sup>.

Plusieurs auteurs ont non-seulement émis l'avis de laisser à la nature le soin de terminer la fièvre, mais ils ont supposé que l'intervention prématurée de l'art pouvait avoir de graves inconvénients. Ce sont surtout ceux qui ont considéré la fièvre comme un moyen de solution, de dépuration. Kretschmann craignait, en supprimant la fièvre, de faire naître des engorgements du foie, des reins, et même des concrétions polypeuses dans le cœur <sup>(2)</sup>. Les Stahlens redoutaient une trop brusque interruption du mouvement fébrile <sup>(3)</sup>. Grant était du même avis <sup>(4)</sup>. On a craint que les fièvres arrêtées trop tôt ne récidivent plus facilement <sup>(5)</sup>.

D'un autre côté, Morton veut qu'on n'attende pas pour donner les remèdes propres à combattre la fièvre <sup>(6)</sup>; Werlhof, Cullen, Heberden, Voulonne <sup>(7)</sup>, partagent cette opinion. Elle a été soutenue avec force par Fauchier de Lorgues <sup>(8)</sup> et par Hurtado, médecin espagnol <sup>(9)</sup>. Ils ont montré qu'en arrêtant la fièvre on prévenait les engorgements et les autres effets pathologiques qu'elle entraîne à sa suite.

<sup>(1)</sup> *Febr. int. ann. 1664*, p. 50.

<sup>(2)</sup> *Selecta medica Francofurtensia*, t. I, p. 441.

<sup>(3)</sup> V. la thèse de Sennewaldt; *Præside Juncker de rationali expectatione et irrationali festinatione in febrium intermittentium curatione*. Halæ-Magdeb., 1742.

<sup>(4)</sup> *Fièvres*, t. I, p. 87.

<sup>(5)</sup> Husson; *Mém. de la Soc. méd. d'Émulat.*, t. I, p. 24. — Thèse de Couëtoux. Paris, 1803, n° 55.

<sup>(6)</sup> *De feb.*, exerc. I, cap. V.

<sup>(7)</sup> Il dit qu'on ne donne jamais le quinquina trop tôt, et qu'il s'est souvent repenti de l'avoir donné trop tard. P. 119.

<sup>(8)</sup> *Annales cliniques de Montpellier*, t. XIII, p. 163.

<sup>(9)</sup> *Journal de Corvisart*, t. XXXIV, p. 152.

Cette manière de voir a prévalu. Il est cependant des cas où il convient de ne pas se hâter. C'est lorsqu'il existe une complication inflammatoire, une gastro-entérite, une colite intense, ou que les accès ne paraissent pas régulièrement établis, ou enfin que le caractère intermittent n'est pas parfaitement déterminé.

Hors ces cas, on doit agir immédiatement; car la fièvre peut avoir une tendance à devenir insidieuse. C'est surtout dans les pays chauds et dans les lieux marécageux que la temporisation pourrait être funeste.

La première préoccupation du médecin est de s'assurer que la fièvre ne dépend d'aucune cause locale, organique, d'aucune lésion pathologique spéciale. Ces cas sont très-rares; mais le praticien doit toujours être tenu en éveil. J'ai vu des malades prendre longtemps des doses énormes de quinquina ou de sulfate de quinine, pour des accès de fièvres causés par le rétrécissement du canal de l'urètre, et ne guérir que par la dilatation de ce canal.

Parmi les agents les plus propres à produire la fièvre, le plus général, ai-je dit, est le miasme paludéen. Commençons donc par l'indication des moyens propres à le diminuer ou le détruire.

#### I. — PROPHYLAXIE DE LA FIÈVRE INTERMITTENTE.

**a. — Mesures d'hygiène publique.** — Le principe sur lequel toutes les mesures d'hygiène publique s'appuient, consiste à empêcher l'eau de stagner à la surface du sol. Il faut donner à celle qui s'accumule un écoulement suffisant, par des canaux assez profonds; si son renouvellement est incessant et sa masse considérable, on resserre le lit où elle coule pour hâter sa marche. Lorsque le fond d'un marais est de beaucoup inférieur au niveau de la mer, ou d'un grand fleuve voisin, on peut y introduire les eaux fluviales en grande abondance, pour opérer des atterrissements et exhausser la surface du sol, dont on obtient, par ce moyen, le dessèchement.

Ce n'est pas dans l'année où ces grands travaux s'achèvent



que la salubrité paraît améliorée. Les dernières portions de terrain à étancher sont celles qui fournissent les miasmes les plus concentrés. Une chaleur vive hâte la décomposition du détritit qui avait échappé jusque-là à l'altération putride, et l'évaporation est accrue. Quand cette dernière émission des miasmes est opérée, le pays, en quelque sorte transformé, se trouve dans de bonnes conditions.

Mais le dessèchement des lieux marécageux ne suffit pas pour les assainir complètement. La culture est alors indispensable. C'est sans doute par ce motif que la fièvre intermittente semble se retirer des lieux de plus en plus habités; parce qu'alors le sol est de mieux en mieux cultivé, planté d'arbres, et dégagé des immondices qui le souillaient. Ces mesures d'hygiène publique sont les meilleurs prophylactiques de la fièvre intermittente, et les plus sûrs moyens d'enlever à cette maladie le caractère de gravité qu'elle tend à revêtir là où règne l'incurie.

**6. — Conseils d'hygiène privée.** — Le premier conseil à donner dans les cas d'endémie ou d'épidémie, est, s'il est possible, de s'éloigner des foyers d'infection. Un déplacement de quelques kilomètres a souvent suffi. Thion de la Chaume rapporte que Saint-Florent en Corse est un lieu très-malsain. Les malades étaient envoyés dans les forts de Vivario et de Vitzavona, situés sur les monts du centre de l'île, et la fièvre guérissait très-vite <sup>(1)</sup>.

Lorsqu'on est contraint de demeurer près des foyers d'infection, il ne faut s'exposer aux émanations ni le matin de bonne heure, ni le soir après le coucher du soleil; ne jamais dormir en plein air, fermer les ouvertures des maisons qui sont tournées du côté du foyer infectieux, coucher dans les parties les plus élevées des habitations, qu'il convient de construire sur les points culminants de la contrée et de séparer des marais par des plantations d'arbres.

<sup>(1)</sup> *Mém. de la Soc. royale de Méd.*, t. X, p. 298.

Il importe de se couvrir suffisamment lorsqu'on s'expose à l'air dans les lieux marécageux; les vêtements de laine sont les meilleurs. Les anciens Romains portaient une tunique d'étoffe pesante qui les enveloppait entièrement; lorsque plus tard ils portèrent des étoffes légères qui les garantissaient mal, les fièvres intermittentes devinrent fréquentes. Auguste exigea que chaque citoyen ne parût sur la place publique que revêtu d'une large toge jetée sur la tunique.

On ne doit jamais garder sur soi des vêtements mouillés ou salis. La propreté est une condition de santé.

Il ne faut pas sortir de bonne heure sans s'être chauffé. Les habitants des maremme toscanes n'oublient pas cette précaution <sup>(1)</sup>.

Lancisi redoutait tellement l'introduction des effluves paludéens, qu'il ne voulait pas que les personnes qui s'y exposaient avalassent leur salive, ou il leur conseillait de mettre dans la bouche une petite éponge imbibée de liqueur spiritueuse <sup>(2)</sup>, moyen à peu près inexécutable.

Le régime des habitants des marais doit être tonique; l'usage modéré du vin est convenable. M. Nepple vante le kwas, espèce de bière russe, dont pourraient user les paysans privés de vin <sup>(3)</sup>.

La fatigue est extrêmement nuisible, surtout si elle produit la sueur et si celle-ci se refroidit.

Tout excès, soit dans l'alimentation, soit dans l'exercice physique, soit dans les plaisirs, toute affection morale vive, peuvent devenir dangereux dans un pays de marais.

Il est quelques remèdes qui ont été donnés par précaution. Tels sont les purgatifs. L'expérience s'est depuis longtemps prononcée contre eux <sup>(4)</sup>. On a cru que de petites doses de quinquina ou d'autres toniques pouvaient conjurer la fièvre.

<sup>(1)</sup> Thèse de M. Fenech, 1835, n° 345, p. 22.

<sup>(2)</sup> P. 140.

<sup>(3)</sup> P. 210.

<sup>(4)</sup> Drummond; *De febribus arcendis discutiendisque*. Edinb., 1770. (*Thesaurus edinensis*, t. II, p. 160.)



Ces moyens sont utiles quand les sujets sont débilités; mais ils ont l'inconvénient d'habituer l'organisme aux fébrifuges, et de rendre nécessaire l'emploi de très-grandes doses si la fièvre survient.

**c. — Moyens à employer si les prodromes se manifestent.** — M. Bertulus a donné à cette occasion des conseils qui me paraissent fort utiles.

Lorsque l'incubation de la fièvre intermittente n'est pas douteuse, dans un pays où cette affection règne avec intensité, il convient d'imposer une diète assez sévère pendant trente ou quarante heures, de faire coucher en un lit chaud, de pratiquer des frictions sur toute l'habitude du corps avec du rhum, du tafia ou de l'eau-de-vie camphrée, et de donner par cuillerées une potion composée d'infusion de sureau 120, d'acétate d'ammoniaque 16, d'oxymel simple 16, de teinture de canelle 8, sirop s. q.

Si la langue est très-sale et l'embarras gastrique très-prononcé, on donne un éméto-cathartique. Si la pléthore était manifeste, on ferait d'abord une saignée (1).

## II. — TRAITEMENT CURATIF DE LA FIÈVRE INTERMITTENTE.

**a. — Moyens hygiéniques.** — Si les mesures d'hygiène publique ou privée sont utiles pour prévenir la fièvre intermittente, le régime et les autres précautions hygiéniques ne sont pas moins nécessaires pour la combattre lorsqu'elle existe.

Je ne doute nullement que la plupart des fièvres qui guérissent sans médicament dans les hôpitaux, ne reçoivent une salutaire modification du genre de vie nouveau qui est imposé aux malades.

Une température atmosphérique modérée, un abri suffisant contre les vicissitudes extérieures, un bon lit, le repos physique, le calme moral, quelque boisson délayante, des aliments de facile digestion et cependant réparateurs, exer-

(1) Journ. de Méd. de Bordeaux, 1850, p. 154.

cent sur l'organisme une influence bienfaisante, qui peut suffire au rétablissement de la santé.

Parmi les moyens hygiéniques, il en est qui ont eu un effet curatif assez marqué : ce sont les bains tièdes, chauds ou froids.

J. P. Frank parle d'une jeune fille atteinte de fièvre double quarte, avec suppression des règles et éruption pourprée. Beaucoup de remèdes avaient été employés en vain. Les bains tièdes la guérirent (1).

M. Gassaud, médecin de l'hôpital de Calvi, a mis en usage avec succès les bains chauds (2). M. Guenin d'Avignon a employé les fumigations aqueuses à l'invasion des accès, et a remarqué que la chaleur était plus courte et moins intense (3). M. Chomel a fait avorter les accès en donnant à leur invasion un bain de vapeur (4).

Les bains froids ont eu aussi quelques avantages. M. Labonardièrre rapporte dans sa thèse (5), qu'un homme, au moment du frisson d'une fièvre quarte, fut obligé de traverser le Rhône à la nage; il se trouva délivré de sa fièvre. L'impression morale ne fut-elle pour rien dans ce résultat?

Currie (6) et Giannini (7) ont fortement recommandé les affusions froides dans le traitement des fièvres. Ils ont cité des exemples de guérison. Les procédés hydrothérapiques ont longtemps après rappelé l'attention vers cet ordre de moyens. M. Louis Fleury a essayé les douches froides, c'est-à-dire à la température de 12 à 14 degrés centigrades. L'eau a été dirigée, pendant cinq à dix minutes, en pluie ou douche générale et en douche de trois centimètres de diamètre, sur la région splénique. L'engorgement de la rate a été plusieurs fois diminué. Pour obtenir la guérison, une douche a suffi une

(1) *Interpretationes*, p. 1.

(2) *Nouv. Bibl. méd.*, 1828, t. II, p. 328.

(3) *Journal de Leroux*, t. XXXVII, p. 83.

(4) *Nouveau Journal*, t. XII, p. 231, etc.

(5) Paris, 1815, n° 329, p. 10.

(6) *Medical reports on the effects of water cold and warm.*, 1805, t. I, p. 17.

(7) *De la nature des fièvres*, t. I, p. 55.



fois ; deux douches ont été nécessaires chez deux malades, et trois douches chez quatre. Il a fallu, chez d'autres malades, cinq, onze, et même quarante-huit douches. Ces douches paraissent devoir être utiles quand la fièvre est ancienne et accompagnée de l'engorgement des viscères abdominaux. Elles ont eu encore l'effet avantageux de prévenir les récidives (1). M. Nepple avait eu recours souvent aux applications froides sur la tête pour prévenir la congestion cérébrale. Mais il n'approuvait pas les bains froids (2).

C'est dans les cas de fièvre intermittente rebelle aux traitements ordinaires, qu'on devra essayer les douches froides. Ce sera une ressource d'autant plus précieuse, qu'elle donnera aux organes digestifs le temps de se reposer, s'ils ont été fatigués par l'abus des remèdes.

Parmi les moyens utiles dans le cours des fièvres, un régime sévère, adoucissant, mérite une mention spéciale. Les féculs (3), les aliments de nature animale, mais tendres et fades, conviennent très-bien. Cependant, il est des cas où un écart de régime agit comme un véritable moyen thérapeutique. Le célèbre Desault, encore jeune, avait une fièvre quarte rebelle. Tourmenté de l'idée de manger d'un pâté de lièvre qu'on lui refusait, il profite de l'absence des personnes qui le soignaient, pour en dérober et en manger. La fièvre ne reparut plus (4). On a vu une sardine, un hareng convoités, opérer de pareilles cures. Il suffit, en effet, d'une impression vive sur un organe important, d'un ébranlement nerveux, pour changer l'ordre de manifestation des phénomènes et ramener la régularité des actes organiques (5).

(1) Des douches froides appliquées au traitement de la fièvre intermittente. (*Archives*, 4<sup>e</sup> série, t. XVI, p. 289, — et *Gaz. méd.*, 1852, p. 158. — V. aussi *Traité pratique et raisonné d'Hydrothérapie*, par M. Fleury, p. 398.

(2) P. 155.

(3) Fordyce; *On fever*. (*Ann. de Litt. méd. étrang.*, t. III, p. 926.)

(4) Girard de Lyon; *Remèdes pour la cure des fièvres d'accès*. (*Annales de Montpellier*, t. XIII, p. 43.)

(5) C'est ainsi qu'a pu agir l'électricité. Fowler a vu cet agent réussir chez une fille atteinte de fièvre quarte. (*Medical Memoirs*, t. III, p. 114.)

L'eau pure et fraîche est bue avec un grand plaisir par les fébricitants (1); mais elle peut supprimer la sueur et produire la toux, ou même une douleur à l'épigastre (2). Deppe de Lancaster, en Amérique, a fait prendre à ses malades de quatre à huit pots d'eau chaude par jour, en même temps qu'il les mettait à la diète. Il a vu ainsi les voies digestives s'améliorer, la langue se nettoyer, les engorgements viscéraux se dissiper (3).

Une impression morale vive a guéri la fièvre. Une fois, c'était par le bruit d'une bombe qui éclatait; une autre fois, par la crainte de se noyer (4). L'imagination a une très-grande part à l'effet des remèdes. Bayle traitait une dame très-nerveuse dont la fièvre avait résisté au quinquina. Il lui annonce un médicament nouveau, qu'il décore d'un nom intelligible. Il le compose de substances insignifiantes, le fait prendre avec de grandes précautions, à des heures très-précises, dans l'obscurité, le repos, le silence le plus absolu. La guérison est obtenue (5).

**b. — Émissions sanguines.** — Ce n'est pas seulement pendant les beaux jours de la doctrine physiologique que les émissions sanguines ont été préconisées dans le traitement des fièvres intermittentes. On peut en juger par les conclusions suivantes de très-anciennes thèses de la Faculté de Médecine de Paris : *Ergo in febribus intermittibus venæsectio remedium*. Myron, 1597. *Ergo inclinante febris intermittens accessione per opportuna venæsectio*. Paris, 1637. On peut voir encore la saignée recommandée par Rivière (6) et d'autres praticiens célèbres.

(1) Nepple, p. 154. — Je fais prendre souvent de l'eau de seltz étendue d'eau de fontaine. On donne quelquefois de la bière mêlée à de l'eau, de la limonade, de l'eau panée, etc., de la tisane d'orge, de chiendent, etc.

(2) Bailly, p. 157.

(3) *American Med. recorder*, dec. 1822 (*Bullet. des Sciences méd.*, t. I, p. 259.)

(4) Ch.-Fr. Garman; *Ephem. nat. cur.*, dec. 1, ann. 2, 1671, Obs. 150.

(5) M. Max. Simon; *Bullet. de Thérap.*, t. XX, p. 155.

(6) *Obs. Cent.* IV, n<sup>o</sup>. 83.



Dans des temps plus rapprochés de nous, Benjamin Rush faisait tirer 10 à 12 onces de sang de la veine (1). Bosquillon entamait le traitement de la fièvre intermittente par une saignée, et donnait quelques grains d'ipécacuanha. Sur six malades, il en guérissait cinq (2). Récamier a donné un bel exemple de l'utilité de la saignée, dans un cas de fièvre quarte contractée par un homme de vingt-trois ans, robuste, par suite d'un long voyage dans le mois de décembre. L'abdomen était douloureux; Récamier reconnut le caractère inflammatoire de la maladie, ordonna trois saignées de quatre palettes et quarante sangsues sur l'abdomen; deux de ces saignées étaient faites au début des accès. La guérison eut lieu sans quinquina ni aucun autre remède (3).

M. Pinel, médecin des salles militaires de l'Hôtel-Dieu de Marseille, a plusieurs fois eu recours à la saignée, quand les accès allaient en augmentant et que le malade était jeune et pléthorique (4). La fièvre a été guérie sans médicament.

M. Brée a obtenu des succès analogues (5).

Les médecins italiens, considérant la fièvre intermittente comme une maladie inflammatoire, la traitent par les émissions sanguines et repoussent le quinquina. Le professeur Chiappa prétend avoir guéri, en trente ans, plus de trois cents fièvres par cette méthode (6). Mais voyons de près quelques faits. Un malade entre à la clinique de Rasori avec une fièvre quotidienne. On le saigne, on lui donne une décoction amère, du vin, une simple décoction de quinquina, une forte dose d'opium; il meurt. Cela devait arriver. Un autre, atteint de fièvre quarte, est encore saigné, traité par l'émétique à haute dose, la myrrhe, le cuivre ammoniacal, les purgatifs. Cette fièvre dure cinq jours, et ne cesse que quand le

(1) *Med. inquiries and obs.*, t. I, p. 177.

(2) Au rapport de M. Brachet. (*Archives*, t. IX, p. 367.)

(3) *Recherches sur le Traité du Cancer*, t. II, p. 523.

(4) Thèse de M. Dor. Paris, 1835, n° 18, p. 25. — et *Gazette médicale*, t. III, p. 137.

(5) *Recueil de Méd. militaire*, t. XXXV, p. 70.

(6) *Annales de Thérap.*; — et *Revue méd.-chir.*, t. V, p. 226.

malade est abandonné à lui-même (1). Voilà les triomphes si vantés de la doctrine italienne.

La saignée ne doit point être employée systématiquement. Il est beaucoup de cas où elle nuit. Elle peut développer l'état ataxique, pernicieux (2), produire une hyposthénie profonde, ou provoquer des réactions fâcheuses (3).

Elle est indiquée chez les individus jeunes, robustes, sanguins, dont le pouls est plein et la peau vivement colorée; chez ceux qui ont l'habitude des hémorrhagies, dont le cœur bat avec énergie, qui ont une tendance à une congestion cérébrale, ou une douleur et une tension notables des diverses régions de l'abdomen. On s'y décidera plutôt au printemps que dans l'automne, et quand la constitution atmosphérique sera sèche.

Faite de bonne heure, la saignée prévient les congestions ou favorise la résorption du sang qui engorge les tissus viscéraux. M. Bailly n'hésite pas à la recommander, même chez les habitants des contrées marécageuses, et il s'appuie de l'autorité du docteur Palmi de Sienne (4).

La saignée pratiquée pendant la période de froid compte des partisans respectables. M. Mackintosh d'Édimbourg est le principal (5). Ensuite viennent les docteurs Ridgway (6), Lamert (7), J. Mackensie (8). Ils ont cité chacun des exemples de succès, surtout dans les cas de fièvres anciennes et rebelles aux autres moyens.

Les médecins du Bengale ont imité ceux de la métropole. Un malade avait pris beaucoup de quinquina pour une fièvre intermittente rebelle. M. Twining le fait saigner dans le stade

(1) *Journal des Progrès*, t. I, p. 250.

(2) M. le baron Michel, p. 35.

(3) Bassi; *Gaz. méd.*, t. II, p. 205.

(4) *Bullet. des Sciences méd.*, mars 1824, p. 224.

(5) *Cases of intermitt. fever in which bleeding was employed in the cold stage.* (*Edinb. med. and surg. Journ.*, t. XXVII, p. 260; et t. XXVIII, p. 276.)

(6) *London med. and phys. Journal.* — *Now. Bibl. méd.*, 1827, t. III, p. 424.

(7) *The Lancet.* — *Gaz. méd.*, t. II, p. 504.

(8) *The continental and british med. review.* — *Journal des Connaissance méd. chirurg.*, t. V, p. 244.